



HAL
open science

Le soin ou l'éthique en acte

Éric Delassus

► **To cite this version:**

Éric Delassus. Le soin ou l'éthique en acte. Séminaire “ Rencontres du Vendredi ” Secteur 14 Ethique et pratiques soignantes, Centre psychiatrique du Bois de BONDY, Oct 2017, Bondy, France. hal-01612479

HAL Id: hal-01612479

<https://hal.science/hal-01612479>

Submitted on 6 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le soin ou l'éthique en acte

Éric Delassus

Conférence donnée le 06 octobre 2017 06 octobre 2017 au centre psychiatrique du Bois de BONDY.

Lorsque j'ai commencé à réfléchir sur ce que j'allais dire durant cette conférence, j'ai d'abord pensé à parler de la dimension éthique du soin, c'était d'ailleurs, initialement, le titre que je pensais donner à mon intervention. Cependant, ce choix ne me satisfaisait qu'à moitié. Parler d'une dimension éthique du soin, cela laisse entendre que cette dimension n'est qu'un aspect du soin, qu'un élément parmi d'autres d'un tout qui contiendrait d'autres composants qui se situeraient au même niveau. Or, s'il est vrai qu'il y a, par exemple, une dimension technique du soin, qui est essentielle, il n'est pas certain que l'éthique relève d'une dimension de même nature. Ne serait-ce que parce qu'on ne peut séparer cette « dimension » éthique du soin des autres déclinaisons qui le concerne. Peut-on imaginer un soin purement technique ou purement social dans lequel serait occulté toute forme d'éthique ? Serait-ce encore du soin ?

Aussi, après avoir remis en question cette première approche, me suis-je dit qu'il serait peut-être plus pertinent et plus judicieux de parler de l'éthique du soin. Mais, cet intitulé ne me satisfaisait pas plus que le premier.

D'une part parce que parler d'une éthique du soin, comme parler d'une éthique des affaires ou d'une éthique du sport, ou de l'éthique de n'importe quel autre domaine de l'activité humaine, pourrait laisser croire que chacun de ces domaines possède son éthique propre qui serait distincte et séparée d'éthiques qui seraient spécifiques à d'autres formes d'activités. Or, une telle conception des choses ne peut que nous conduire à des contradictions insurmontables, voire à nous rendre « schizophrène », dans la mesure où elle nous conduirait à respecter certains principes ou certaines valeurs dans un domaine, mais pas dans un autre. Il me semble donc plus raisonnable de considérer qu'il n'y a qu'une seule et unique éthique et que celle-ci se décline de différentes façons, selon les domaines dans lesquels elle s'applique. Ainsi, par exemple, il n'y a pas une éthique des affaires et une éthique médicale, c'est la même éthique qui s'applique dans les deux domaines. C'est pourquoi, le médecin qui travaille pour un laboratoire pharmaceutique n'a pas de raison de se sentir tiraillé entre plusieurs systèmes de valeurs. S'il dissimule les résultats d'une étude et qu'il ne communique pas au grand public les conclusions de ses travaux sur les effets indésirables d'un médicament, parce que cela va à l'encontre des intérêts de son employeur, on ne pourra pas dire qu'il est pris dans un conflit entre deux éthiques, son attitude sera tout simplement contraire à l'éthique en général, un point c'est tout.

D'autre part, parler d'une éthique du soin, cela conduit à considérer le soin comme une activité comme une autre, c'est-à-dire comme une activité en fonction de laquelle l'éthique dans ce qu'elle a d'universel devrait se voir déclinée d'une certaine façon, comme on le fait pour les affaires, le sport ou même la médecine. Or, c'est précisément cette approche du soin comme une activité parmi d'autres qu'il m'a semblé intéressant d'interroger, car le soin ne se résume à la pratique des soignants, il désigne quelque chose de plus large, de plus vaste, de plus grand aussi bien quantitativement que qualitativement. Le soin n'est-ce pas ce qui grandit un homme, tout autant lorsqu'il prend soin de soi, lorsque l'on prend soin de lui ou lorsqu'il prend soin des autres ?

Aussi, à la question de savoir pourquoi ce n'était pas satisfaisant de parler de la dimension éthique du soin ou même de l'éthique du soin, ai-je fini par trouver cette réponse : s'il n'y a pas une dimension éthique du soin ou une éthique du soin qui serait une éthique parmi d'autres, c'est tout simplement parce que le soin est au cœur de l'éthique, c'est parce que le soin n'est autre que ce qui constitue l'éthique, toute éthique renvoie finalement à la manière dont nous prenons - ou non - soin de nous-mêmes et des autres. C'est d'ailleurs en ce sens que l'éthique n'est pas la morale, car bien que ces deux mots signifient initialement la même chose, c'est-à-dire les mœurs, notre manière d'être et d'agir, l'un venant du grec (ethos) et l'autre venant du latin (mores), leur signification a évolué au cours du temps et, au bout du compte, une différence sémantique s'est installée.

La morale renvoie à un certain nombre de règles, de normes, dont on a parfois le sentiment qu'elle s'impose à nous de l'extérieur, qu'elles nous sont dictées par la société sans que nous ayons nécessairement notre mot à dire. La morale nous dit ce que nous devons faire, elle nous oblige. Elle répond à l'une des questions que pose Emmanuel Kant pour initier sa pensée « que dois-je faire ? ». La réponse à cette question, je vais soit la trouver en me soumettant aux normes sociales et là, en effet, j'obéirai à une loi extérieure. Soit je vais la trouver dans une réflexion personnelle et dans ces conditions, j'obéirai librement à une règle que je me fixe à moi-même. Dans un cas, j'agirai sous le régime de l'hétéronomie – hétéro = autre, nomos = la loi -, dans l'autre, je n'obéirai qu'à moi-même et je vivrai sous le régime de l'autonomie - auto = soi-même. C'est pourquoi la morale ne se réduit pas à la morale sociale, elle peut aussi, selon Kant, provenir du plus profond de nous-mêmes, de l'usage que nous faisons de notre raison pour déterminer ce que nous devons faire. Ce qui n'empêche pas la règle morale de prétendre à une certaine universalité, car si elle vient du profond de chacun de nous, elle vient de cette raison que nous partageons tous les uns avec les autres et qui est un élément constitutif notre humanité. Ainsi, ce qui fait qu'une règle d'action est morale selon Kant, c'est son caractère universalisable

et le fait qu'elle prenne l'humanité comme une fin. Autrement dit, si je veux savoir si ce que je fais est moral, je dois me demander ce qui se passerait si tout le monde en faisait autant, c'est le sens de la première formulation de l'impératif catégorique « agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse également valoir comme une loi universelle », mais vu sous un autre angle cette loi morale m'oblige aussi à prendre en considération l'humanité qui est en chaque être humain et à faire en sorte que chacun puisse accomplir pleinement cette humanité, c'est pourquoi Kant formule également cet impératif de la manière suivante : « Tache toujours de considérer l'humanité, dans ta personne, comme en celle d'autrui, jamais simplement comme un moyen, mais toujours également comme une fin ». Et déjà avec cette formulation, nous rencontrons l'idée du soin, car ce que nous demande finalement la loi morale exprimée de cette façon, c'est finalement de prendre soin de l'humanité qui est en chacun de nous.

Néanmoins, le problème de la morale, c'est qu'en s'exprimant sous forme de règles, elle a du mal à tolérer l'exception, elle a parfois tendance à être trop rigide et à s'adapter difficilement à la singularité de certaines situations. Ainsi, la loi morale nous commande de ne pas mentir, mais que faire lorsque l'on prend conscience que l'annonce d'une vérité peut parfois être d'une grande violence et ne pas être immédiatement bénéfique pour celui qui la reçoit. C'est, par exemple, le problème que pose la vérité due au malade, on ne doit pas lui mentir, mais on ne peut pas toujours lui dire toute la vérité. Aussi, faut-il négocier avec la vérité, ne pas tout dire, mais le préparer à recevoir cette vérité, c'est cela aussi prendre soin. L'attitude éthique, c'est donc celle qui, au lieu d'appliquer la loi morale au réel de manière un peu trop systématique, cherche à faire émerger une certaine manière de se comporter, d'être et d'agir, à partir de la singularité des situations. C'est d'ailleurs lorsque la norme ne fonctionne pas que l'on est conduit à adopter une attitude qui relève plus de l'éthique que de la morale. C'est lorsque l'on a l'impression qu'en respectant la règle, bien qu'étant en parfait accord avec la loi morale, on ne prend pas vraiment soin des autres comme il faudrait, qu'une démarche authentiquement éthique s'impose. Paul Ricœur, dans son livre *soi-même comme un autre*, expose assez clairement cette articulation entre morale et éthique, lorsqu'il définit la morale comme la norme du bien et l'éthique comme la visée de la vie bonne. Il écrit, en effet :

Je réserverai le terme d'éthique pour la visée d'une vie accomplie et celui de morale pour l'articulation de cette visée dans des normes caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte¹.

¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, p. 201-202.

Par visée de la vie bonne, il faut donc entendre le projet de mener une vie pleinement humaine et qui mérite d'être vécue. La visée éthique est également définie par Ricœur comme :

La visée de la *vie bonne* avec et pour autrui dans des institutions justes².

Ce que l'on peut interpréter comme le souci de prendre soin de soi et des autres dans un cadre économique, politique et juridique satisfaisant. La morale correspond donc à la définition des normes qui permettent de rendre cette vie effective. Néanmoins, si les normes sont trop rigides, elles risquent de nous faire rater le but poursuivi par l'éthique. Par exemple, si j'annonce trop violemment une vérité à un malade et que celui-ci sombre dans la dépression, je n'aurai pas dérogé à la loi morale, mais néanmoins, mon attitude n'aura pas été parfaitement éthique, précisément parce que je n'aurai pas pris soin de ce malade comme il convient. C'est pourquoi Paul Ricœur défend la primauté de l'éthique sur la morale et distingue trois moments de la sagesse pratique, principalement lorsqu'il s'agit, non pas de choisir entre le bien et le mal, mais plutôt de déterminer ce qui est préférable ce qui se produit lorsque le respect de la norme ne produit pas un résultat satisfaisant. Ces trois moments sont les suivants :

- Le premier consiste à poser la primauté de l'éthique sur la morale ;
- Le second consiste à affirmer « la nécessité pour la visée éthique de passer par le crible de la norme » ;
- Le troisième consiste à « la légitimité d'un recours de la norme à la visée, lorsque la norme conduit à des impasses pratiques ».

La visée éthique est donc sans cesse confrontée à des problèmes que la seule morale ne peut résoudre. Ces problèmes, et c'est ce que je voudrais maintenant essayer de montrer, relèvent tous d'une manière ou d'une autre du soin. **Car ce n'est pas simplement le soin qui est éthique, c'est l'éthique qui n'est rien d'autre que le soin en acte.**

Ce qui me conduit à une telle affirmation, c'est le fait qu'aucun de nous ne serait ce qu'il est, si personne n'avait pris soin de lui. L'homme est un être de culture, cela signifie que, livré à lui-même, il ne devient pas humain. Les quelques cas d'enfants sauvages que nous connaissons, et qui ont été étudiés par Lucien Malson, nous montrent qu'un enfant d'homme ne devient humain que si quelqu'un prend soin de lui et l'accompagne sur le chemin de l'humanité.

Qu'est-ce d'ailleurs que la culture, si ce n'est une manière de prendre soin ? En effet, l'enfant d'homme ne devient humain que parce que d'autres hommes l'ont élevé et éduqué. D'autres

² *Ibid.*

hommes ont pris soin de lui physiquement pour le maintenir en vie, car l'être humain naît, en quelque sorte, prématuré, et a besoin qu'on le maintienne en vie durant les premiers mois de sa vie, voire les premières années. D'autres êtres humains lui ont appris une langue, l'ont initié à la vie sociale, lui ont transmis des savoirs et des savoir-faire, ont fait naître sa sensibilité esthétique, bref ont fait croître et se développer toute l'humanité qui était en germe en lui. D'ailleurs, si l'on s'intéresse à l'origine du mot culture, on découvre que ce mot vient du latin *colere* qui désigne tout d'abord l'agriculture. Or, que fait le paysan - ou que devrait-il faire, car il n'est pas certain qu'à l'heure de l'agriculture industrielle, il en aille encore ainsi – qui cultive son champ, sinon en prendre soin, c'est-à-dire créer les conditions favorables pour que la nature puisse donner le meilleur d'elle-même. Cicéron n'écrit-il pas d'ailleurs dans ses *Tusculanes* :

Et, pour continuer ma comparaison, je dis qu'il en est d'une âme heureusement née, comme d'une bonne terre ; qu'avec leur bonté naturelle, l'une et l'autre ont encore besoin de culture, si l'on veut qu'elles rapportent.

Autrement dit, le plus doué des hommes, le mieux loti par la nature, ne pourra devenir pleinement lui-même, si personne ne prend soin de lui pour que se développent toutes ses aptitudes, pour qu'il puisse augmenter la perfection qui est la sienne. Cela signifie d'ailleurs qu'il n'y a pas, à proprement parler d'opposition entre nature et culture. La culture ne fait que permettre à la nature de s'exprimer, sous différentes formes qui sont variables d'un peuple à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un individu à l'autre. On pourrait donc dire de l'homme, qu'en un certain sens, il est naturellement un être de culture. Ainsi, s'il est naturellement doué de langage, c'est-à-dire de la faculté de faire usage de ces systèmes de signes que l'on appelle des langues, il faut nécessairement qu'il apprenne une langue particulière qui est le produit d'une culture pour pouvoir développer son aptitude naturelle au langage. Aussi, plutôt qu'une opposition, y a-t-il une indissociable complémentarité entre nature et culture. La culture consiste à prendre soin de la nature, et cela est également vrai pour l'être humain. L'homme est cet être qui doit prendre soin des autres et qui a besoin qu'on prenne soin de lui pour devenir pleinement humain.

Par conséquent, si l'on considère que l'éthique n'est pas la morale, qu'elle ne se limite pas à un ensemble de règles qui seraient posées ou inscrites au-dessus de nous et auxquelles il faudrait obéir catégoriquement, mais si l'on considère que l'éthique désigne une manière d'être qui émerge de notre compréhension des relations singulières que nous entretenons avec le monde et donc avec les autres hommes, on peut considérer que l'éthique naît de cette omniprésence du soin dans la condition humaine. Si l'on considère qu'à la différence de la morale qui pose ces lois comme transcendantes, nous considérons que l'éthique est immanente à la vie même des humains, il n'y a rien d'étonnant, ni de scandaleux, à affirmer que le soin est

au cœur de l'éthique. En effet, tout homme, quel qu'il soit a été un jour l'objet du soin d'un autre être humain et tout homme quel qu'il soit est susceptible de devenir un jour sujet du soin et de s'occuper d'un de ses semblables. Je dis susceptible, car malheureusement, la réciproque n'est pas parfaite. Si nous avons tous été l'objet du soin de quelqu'un, tous, nous n'accomplirons pas nécessairement et pleinement cette tâche de prendre soin d'autrui, tâche qui est pourtant indispensable, car sans elle, il n'y a pas d'humanité possible. En effet, le soin, c'est ce qui nous constitue. Comme l'écrit Frédéric Worms dans son livre *Le moment du soin – À quoi tenons-nous ?* :

Ce qui apparaît de plus en plus nettement aujourd'hui à travers les études scientifiques (de l'éthologie à la psychanalyse), mais qui peut aussi être considéré comme un principe, c'est que le sujet du soin a bien dû commencer, lui aussi, par en être l'*objet*, au sens le plus matériel et vital qui soit. L'une des difficultés du soin, que le présent ouvrage aborde certes sans l'épuiser, consiste justement à y voir la genèse même des subjectivités individuelles, dès lors elles aussi vulnérables ou précaires, le geste de soin adressé à un corps vivant le constituant comme un sujet capable seulement ensuite (et donc peut-être pas en lui-même) de soigner ainsi que de se soigner³.

Ainsi Frédéric Worms souligne ici que le soin fait exister et révèle notre vulnérabilité.

C'est sur cette notion de vulnérabilité que je voudrais maintenant insister. On a souvent tendance à croire, en effet, que la relation soignant / soigné est une relation entre d'un côté un être dont il faudrait prendre soin parce qu'il est vulnérable et de l'autre un être beaucoup plus fort et autonome qui serait le sujet du soin. Or, si l'on réfléchit bien au sens que nous devons donner au terme de vulnérabilité, nous nous apercevons que la relation de soin est en réalité une relation entre deux personnes vulnérables. Certes, dans certains contextes, le milieu médical et hospitalier, le domaine de l'enseignement et de l'éducation, il y a souvent une asymétrie entre celui qui prend soin et celui dont on prend soin. Le premier devant recourir à des connaissances et des savoir-faire que l'autre ne maîtrise pas. Néanmoins, ce n'est pas parce que l'on fait profession de s'occuper des autres que l'on est invulnérable, les soignants, quels qu'ils soient, ont aussi besoin que d'autres s'occupent d'eux. La vulnérabilité ne se réduit pas à la seule fragilité ou à la faiblesse, elle renvoie surtout à l'idée de dépendance, dépendance qui nous concerne tous. En effet, nous avons en général tendance à considérer comme vulnérables les personnes que nous jugeons dépendantes des autres, le nourrisson ou la personne âgée, le malade ou la personne en situation de grande précarité, par conséquent nous excluons tout le reste de l'humanité de cette sphère de la vulnérabilité. Nous considérons donc que tous ceux qui ne correspondent pas à ces catégories ne sont pas vulnérables, mais sont plutôt des personnes autonomes capables de prendre leur vie en main. Cette impression, nous aimons

³ Frédéric Worms, *Le moment du soi – À quoi tenons-nous ?*, PUF, 2010, p. 7.

d'ailleurs bien la cultiver, principalement lorsque l'on occupe une place importante dans la société et que l'on exerce de lourdes responsabilités. Cependant, si l'on y regarde de plus près, qui d'entre nous peut dire qu'il n'est pas vulnérable au sens où il ne serait dépendant de personne ? J'aime à citer cette phrase de la philosophe américaine Joan Tronto extraite de son livre *Un monde vulnérable* :

Un employé de bureau ne se sent pas vulnérable face à l'agent d'entretien qui, chaque jour, enlève les déchets et nettoie les bureaux. Mais si ces services devaient cesser, la vulnérabilité de l'employé se révélerait⁴.

Cette remarque pleine de simple bon sens souligne avec insistance la vulnérabilité foncière qui caractérise notre condition et qui fait que nous avons tous besoin les uns des autres, que nous devons tous prendre soin les uns des autres, que nous sommes tous vulnérables et que comme l'écrivait Spinoza : « À l'homme, rien de plus utile que l'homme ». Et voici d'ailleurs à quels développements donne lieu cette formule dans l'*Éthique* qui est l'œuvre majeure de Spinoza :

À l'homme donc, rien de plus utile que l'homme ; il n'est rien dis-je, que les hommes puissent souhaiter de mieux pour conserver leur être que de se convenir tous en tout, en sorte que les Esprits et les Corps de tous composent pour ainsi dire un seul Esprit et un seul Corps, de s'efforcer tous ensemble de conserver leur être autant qu'ils peuvent, et de chercher tous ensemble et chacun pour soi l'utile qui est commun à tous ; d'où il suit que les hommes que gouverne la raison, c'est-à-dire les hommes qui cherchent ce qui leur est utile sous la conduite de la raison, n'aspirent pour eux-mêmes à rien qu'ils ne désirent pour tous les autres hommes, et par suite sont justes, de bonne foi et honnêtes⁵.

Mais alors, me direz-vous, si le soin est au cœur de tous les rapports humains, comment se fait-il que nous ne prenions pas tous et toujours soin les uns des autres ? Comment se fait-il que nous soyons si souvent en conflit les uns avec les autres et que nos forces au lieu de se conjuguer ont si souvent tendance à s'affronter ? Pour tenter de répondre à une question aussi difficile, je ferai également référence à Spinoza et je vous inviterai si vous souhaitez en savoir plus à lire l'article que j'ai écrit sur ce sujet et qui a été publié dans la revue « L'enseignement philosophique » de mars 2017, mais que vous pouvez également trouver sans difficulté sur internet (https://www.academia.edu/33790041/À_l'homme_rien_de_plus_utile_que_l'homme). Pour résumer très rapidement la réponse que donne Spinoza à cette question, je dirai que ce qui conduit les hommes à s'opposer et à parfois devenir ennemis les uns des autres, ce n'est rien d'autre que l'ignorance dans laquelle ils sont au sujet de leur propre condition, ignorance qui les conduit généralement à confondre pouvoir et puissance qui sont deux choses radicalement

⁴ Joan Tronto, *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, La Découverte, 2009, p. 181.

⁵ Spinoza, *Éthique*, Quatrième partie, Préface, Texte original et traduction nouvelle par Bernard Pautrat, Paris, Éditions du Seuil, 1988, p. 371.

distinctes, pour ne pas dire opposées. En effet, si chacun a besoin de prendre soin de soi et des autres, c'est parce qu'il cherche à augmenter sa puissance d'agir, c'est-à-dire sa capacité à produire des effets en lui et hors de lui. L'homme ne se sent jamais tant exister que quand il est cause d'autre chose que sa propre existence et qu'il est en mesure de produire et de créer que ce soit par le travail, la création artistique, la vie sociale. Le problème, c'est qu'il n'a pas conscience de ce que sa dépendance vis-à-vis des autres peut avoir d'effets positifs sur son existence et que trop nombreux sont ceux qui s'imaginent que la puissance d'agir des autres est une limite à la leur et qui ne comprennent pas que leur puissance augmente d'autant que celle des autres s'accroît, car c'est ainsi que nous créons les conditions pour pouvoir conjuguer nos forces et nous maintenir les uns les autres dans l'existence. Cette incompréhension a pour conséquence de transformer notre désir légitime de puissance et goût du pouvoir. Le pouvoir, c'est tout le contraire de la puissance, le goût du pouvoir est même un signe d'impuissance, car c'est parce que je me sens impuissant que désire dominer l'autre et ainsi réduire sa puissance d'agir. L'homme qui ne cherche qu'à exercer le pouvoir pour le pouvoir n'est autre que celui qui ne peut se sentir fort qu'en affaiblissant les autres, il n'est donc fort que négativement puisqu'il n'augmente en rien par son comportement sa puissance réelle d'agir.

À l'inverse dans le soin, si celui-ci est pratiqué avec discernement et lucidité, nous avons affaire à une puissance vulnérable qui augmente en aidant une autre puissance vulnérable à accroître sa capacité d'agir, nous avons deux forces qui tentent de coopérer et qui se conjuguent pour le bien de chacun. Mais cela ne vaut, bien entendu, que, comme cela a été précisé plus haut, si le soin est pratiqué avec discernement et lucidité. En effet, si la relation de soin est souvent difficile à construire, cela vient de ce qu'elle peut très facilement se transformer en relation de pouvoir. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant, si l'on considère, comme nous avons tenté de l'établir jusqu'ici, que toute relation humaine est finalement une relation de soin. Ainsi, le soignant peut profiter de sa situation pour établir un rapport de domination envers le soigné qui est en situation de faiblesse et d'extrême dépendance, mais le soigné peut aussi profiter de sa situation pour imposer ses désirs au soignant, on pense ici à toutes les stratégies usant de processus de victimisation et dont les ressorts peuvent, par exemple, consister à cultiver la culpabilité du soignant en cultivant chez lui le sentiment qu'il n'en fait pas assez pour le soigné, ce qui peut parfois conduire à l'épuisement du soignant.

C'est pour cette raison d'ailleurs que l'éthique peut être considérée comme le soin en acte, car l'*ethos* d'une personne, sa manière d'être et d'agir, se résume finalement à sa manière de prendre soin lui et des autres, à sa manière d'habiter le monde et de cohabiter avec les autres. Joan Tronto définit d'ailleurs le *care*, comme :

Une activité caractéristique de l'espèce humaine qui inclut tout ce que nous faisons en vue de maintenir, de continuer ou de réparer notre « monde » de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde inclut nos corps, nos individualités (selves) et notre environnement, que nous cherchons à tisser ensemble dans un maillage complexe qui soutient la vie⁶.

Et si j'ai employé précédemment le verbe habiter, ce n'est pas par hasard, car si le mot *ethos* désigne en grec les mœurs, il désigne aussi l'habitation, ce qui n'est pas sans rapport avec les mœurs, puisque l'habitation est aussi le lieu de nos habitudes, de nos comportements réguliers dont se dégage le sens que nous donnons à notre présence au monde dans le rapport que nous entretenons avec nous-mêmes et avec les autres. Car, la question de l'éthique et du soin, puisqu'il s'agit finalement d'une seule et même chose, ce n'est peut-être avant tout qu'une affaire de rapport à soi, qu'une question de souci de soi. Souci de soi dont Michel Foucault dit d'ailleurs qu'il consiste dans la tâche de s'éprouver et de connaître la vérité sur soi qui est « au cœur de la constitution du sujet moral ». Souci de soi, soin de soi, ces deux expressions entrent en résonance l'une avec l'autre, n'oublions pas que le terme anglais de *care* peut se traduire en français par l'un ou l'autre de ces mots. Pour revenir une fois de plus à Spinoza, nous pouvons dire qu'agir de manière éthique, c'est toujours faire en sorte que l'utile propre rejoigne l'utile commun, c'est agir en ayant compris que ce qui me permet d'augmenter ma puissance d'être et d'agir, c'est également ce qui contribue à l'augmentation de la puissance d'être et d'agir des autres et réciproquement. On pourrait voir dans cette attitude une forme d'égoïsme, mais si c'est le cas, il s'agit de cette forme noble de l'égoïsme qu'évoque Aristote dans *Éthique à Nicomaque* et qui caractérise l'homme vertueux qui recherche pour lui-même ce qu'il y a de plus beau et qui pour cela agit avec justice et tempérance :

Car s'il se trouve un homme qui s'applique constamment à accomplir plus que tout autre des actes de justice, de tempérance, ou de tout autre vertu, qui, en un mot, se réserve toujours à lui-même le beau - personne ne qualifiera cet homme d'égoïste ni ne le blâmera.

Il distingue cet égoïsme d'une forme plus vile de l'égoïsme, celle qui concerne « ceux qui, qu'il s'agisse de richesses, d'honneurs, de plaisirs corporels, prennent la part la plus grande ». Mais, j'irai même plus loin pour affirmer que finalement l'éthique en tant qu'elle ne s'actualise que par la conjugaison du souci de soi et des autres ne peut prendre toute sa mesure que dans le dépassement de l'opposition, dont on peut s'autoriser à penser qu'elle est quelque peu stérile, entre altruisme et égoïsme. Nous ne sommes rien les uns sans les autres et nous devons donc nous soucier les uns des autres si nous aspirons à la vie bonne, c'est-à-dire à une vie pleinement humaine. Le soin se situe donc au cœur de l'éthique, être humainement au monde, ce n'est rien

⁶ Joan Tronto, *Care démocratique et démocratie du care*, in *Qu'est-ce que le care ?*, sous la direction de Pascal Molinier, Sandra Laugier, Patricia Paperman, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 2009, p. 37.

d'autre que prendre soin de soi et des autres. Le soin que nous prenons de nous-mêmes et des autres, c'est le ciment de la solidarité qui nous unit, c'est ce qui nous fait tenir ensemble. Si je reprends le sous-titre du livre *Le moment du soin* de Frédéric Worms, il est ainsi formulé : *À quoi tenons-nous ?* Ce sous-titre est intéressant, car il peut être compris de deux manières. « À quoi tenons-nous ? », cela signifie à quoi sommes-nous attachés, qu'est-ce qui a de l'importance pour nous – on peut d'ailleurs souligner que le terme anglais de *care* évoque également l'idée d'accorder de l'importance à quelque chose, le contraire s'exprimant par l'expression *I don't care* -, mais « à quoi tenons-nous ? » peut aussi se comprendre dans le sens de « qu'est-ce qui nous fait tenir debout ? » ou aussi d'ailleurs « qu'est-ce qui nous fait tenir ensemble ? ». À cette question, je serais tenté de répondre : le soin que nous prenons les uns des autres.

Reste maintenant à répondre à une question que vous devez tous vous poser : que pouvons-nous faire de toutes ces considérations sur le soin en tant que soignant ? En quoi prendre conscience que l'éthique, ce n'est rien d'autre que le soin en acte peut-il m'aider à mieux exercer mon métier de soignant ?

Dans un premier temps, je dirai qu'il est toujours bon de porter un regard réflexif sur sa pratique professionnelle et d'essayer d'en mieux comprendre la signification et de mieux formuler certaines interrogations. Ainsi, se dire que prendre soin d'autrui consiste à restaurer, voire à augmenter sa puissance d'agir, peut aider le soignant à mieux saisir le sens et à moduler sa manière de s'occuper de ses patients en tenant compte de leur singularité et de leurs désirs, car la puissance d'agir des uns ne s'exprime et ne se manifeste pas de la même façon que celle des autres. Par exemple, pour ce qui concerne le refus de traitement de certains patients, qui est rarement un refus de soins, il va s'agir avant tout de s'interroger sur le sens de cette attitude. Prendre soin de l'autre, c'est d'abord essayer de le comprendre avant de le juger. Un tel refus est souvent, pour le patient, une manière d'exprimer sa puissance d'agir, une manière de dire que, malgré sa maladie, malgré le pouvoir médical qui s'exerce sur lui, il est encore capable de dire son mot, de se donner l'impression de prendre sa vie en main. En un certain sens, comme j'ai pu l'écrire dans un article sur ce sujet paru dans la revue « *Éthique et santé* », le refus de traitement peut être considéré comme un signe de santé. Certes, il faut maintenir la relation avec le malade, l'écouter et discuter avec lui pour comprendre avec lui ses motivations, peut-être changera-t-il d'avis, peut-être faudra-t-il l'accompagner dans son choix s'il s'y tient, c'est aussi cela prendre soin. Quoi qu'il en soit, affirmer que le soin n'est autre que l'éthique en acte, c'est aussi souligner que le métier de soignant n'est pas tout à fait un métier comme un autre puisqu'il a l'éthique en son cœur, mais c'est aussi mettre en évidence que toutes les autres

professions qui n'ont pas explicitement le soin au centre de leur pratique devraient prendre modèle sur celui de soignant pour pouvoir s'exercer de manière éthique. Avoir pour visée éthique la vie bonne au sens où l'entend Paul Ricœur : « agir avec et pour autrui dans des institutions justes », c'est là l'horizon de toute vie vraiment humaine et c'est cet horizon que vous, les soignants, vous voyez certainement avec plus d'acuité que les autres. Et si c'est vous investir d'une lourde responsabilité que d'affirmer que les professionnels du soin devraient jouer un rôle paradigmatique dans notre société, il faut en contrepartie affirmer haut et fort que le reste de la société a aussi envers vous une responsabilité et une obligation également très lourde, mais qu'elle n'honore pas suffisamment, celle de reconnaître la valeur inestimable du travail que vous effectuez, non seulement parce qu'il est difficile et pénible, mais parce qu'il est l'expression manifeste d'un *ethos*, d'une manière de se comporter, qu'il nous faudrait tous adopter.